

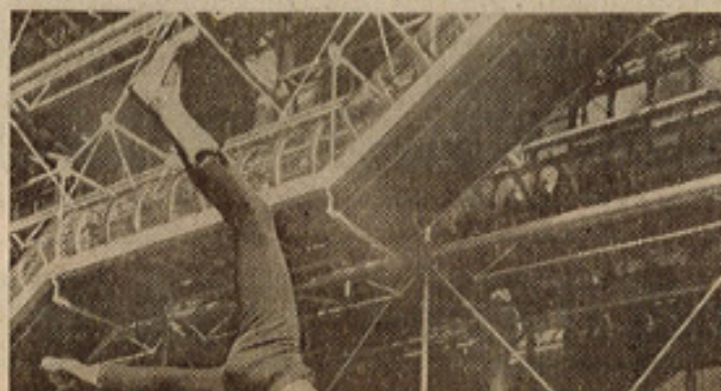
LES MERVEILLEUX SALTIMBANQUES DE BEAUBOURG

BEAUBOURG, vous aimez ? Vous êtes bien plus de 6 millions en quatorze mois d'ouverture à avoir — Parisiens, provinciaux, enfants des écoles et étrangers — découvre l'énorme machinerie de tubulures multicolores qui est devenue le monument le plus visité de France. Mais aujourd'hui, ce n'est pas du Centre Pompidou que je veux vous parler. C'est de la vie foisonnante, exubérante qui a germé là devant, sur le parvis, avec pour toile de fond la façade futuriste.

A Beaubourg, sur l'esplanade, c'est tous les jours la fête. La grande fête populaire et sans complexe des saltimbanques. « Oyez, oyez, gentilhommes, gentes dames, damoiseaux, damoiselles... » De sa voix usée par la rue, l'homme-volcan commence son boniment. « Eloignez les femmes enceintes et les personnes impressionnables... », répond en écho la voix éraillée de l'avaleur de lames. Il est 3 heures de l'après-midi,

par Annie Coudray

*Sur le parvis
du Centre Pompidou
ils font la joie
des Parisiens*



les tout à fait classiques quand ce n'est pas bourgeois : Claude Singeot, l'incroyable titi gouailleur qui avale les lames de rasoir, est même le fils d'un industriel... qui ne lui a jamais pardonné. Nicolas Darmellah, son partenaire de vingt et un ans, n'a certes pas eu une destinée toute simple, entre Rennes, d'une part, où régnait la vigoureuse personnalité d'une grand-mère poétesse bretonne, et Alger, d'autre part, marquée par les traditions arabes de la famille paternelle. Mais il apprenait la prothèse dentaire dans l'atelier de son propre grand-père quand, à dix-huit ans, il est parti vivre dans la rue, où il a un jour rencontré un époustoufflant mangeur de lames, qu'il n'a plus quitté depuis.

Gilbert, l'homme-automate, avait des parents restaurateurs (qui n'ont rien compris, les malheureux, quand leur fils, dès quinze ans, s'est enfilé pour exercer, après l'avoir appris six mois durant chez un professeur de maintien, le seul métier qui lui faisait envie), tout comme Momo, le partenaire de Yann Arlez, qui a quitté le restaurant familial parce qu'un voisin de palier, cracheur de feu, lui



De toutes les villes de France on vient les solliciter pour animer les fêtes, et même de l'étranger. Ils ont des lettres plein leurs poches, et Gilbert l'automate m'a montré sa photo lors d'un gala organisé à Munich pour sauver un grand restaurant au bord de la faillite. Ce n'est pas toujours la fortune, car les municipalités sont souvent pauvres, mais c'est déjà la gloire.

Sur le parvis, vous entendrez parler des meilleures attractions de l'an dernier (Mathieu, qui jouait si bien de la musique avec une pompe à vélo ou un tuyau de vidange !) et de celles qu'on attend : entre autres, un fabuleux numéro de colombes, paraît-il. Mais, si vous voulez vraiment être informés, allez donc prendre un verre au « Relais Beaubourg », le café qui domine l'esplanade, du côté du cloître Saint-Merri. C'est à la fois le quartier général, la consigne, la loge de maquillage des saltimbanques. Au milieu de cette clientèle bigarrée, le patron semble heureux comme un poisson dans l'eau : « Je ne déteste, explique-t-il, que les bons à rien et la mauvaise humeur. Ces gens, je les vois travailler chaque jour. Et ils ont fait, de ce quartier sinistre, peut-être le plus agréable de Paris. »

Point de vue que partagent maintenant les riverains, après quelques frictions au départ. D'ailleurs, si vous voulez avoir une idée de ce que devient le plateau sans ses bateleurs, allez donc y faire un tour le mardi, jour de fermeture du Centre, quand tout le monde se repose. C'est triste comme la mort...

Tolérance

Naïvement, je croyais que cette réussite unique était due au charme de Beaubourg. Que, peut-être, l'esplanade avait été conçue dans cette intention. Hélas, il n'en est rien. Certes, les responsables du Centre Pompidou voient d'un œil plus que favorable cette « animation » inespérée. Mais

LA "RAFFINERIE" A DEUX ANS

Par Nicole DUAULT

QUATORZE millions de visiteurs. Pour son second anniversaire, le Centre Pompidou bat le record mondial des musées. Quatorze millions de visiteurs en deux ans, de quoi rendre modeste la tour Eiffel elle-même qui, dans le même temps, n'a reçu que sept millions de curieux.

Deux ans. Comme le temps passe! Souvenez-vous. En janvier 1977, quand le Centre Pompidou fut inauguré par Valéry Giscard d'Estaing devant un parterre de têtes couronnées et 15.000 invités triés sur le volet, tous étonnés de se retrouver dans les entrailles du monstre, les plus noirs présages jaillissaient de partout.

Il était fort à la mode de se moquer de cette « raffinerie » dont la tuyauterie provocante, les couleurs inhabituelles, contrastaient un peu fort avec les vieux murs aux tons dorés et doux du quartier, avec les dentelles de pierre de l'église Saint-Merri.

Les officiels de Beaubourg étaient minés par la dépression. Pour exorciser leur pessimisme, ils avaient monté un gag sous la forme d'une grande peinture qui est toujours accrochée dans un coin du Centre : parodiant l'affiche de « La Bataille du Pacifique » un film qui sortait alors sur les écrans, l'humour noir du peintre représentait le Centre Pompidou comme un navire s'abîmant dans les flots mitraillés par des avions mugissants.

Le Centre a toujours gardé l'air un peu emprunté d'une usine qui aurait pris le troisième arrondissement de Paris pour une zone industrielle. Mais aujourd'hui, la bataille est gagnée. Beaubourg qui est depuis des siècles l'un des centres du Paris populaire,

vraie Austin Leyland, spécialement carrossées, l'ont adopté. Plus encore, de New York à Tokyo, il n'est pas de théâtre, de Maison de la Culture ou de galerie contemporaine qui ne fasse référence à Beaubourg. C'est que cette étrange construction est devenue le lieu d'une prodigieuse activité qui galope aussi loin que possible sur tous les axes de la vie culturelle, au point que parfois on ne sait plus très bien où l'on en est. En ce moment même, le Centre présente trente-six activités différentes : expositions, conférences, concerts, théâtre, projections cinématographiques et toutes sortes de choses qui n'ont de nom dans aucune langue, si ce n'est dans celle fort étrange et peu commune que parlent entre eux les grands prêtres et les initiés du Centre Pompidou.

On ne critique plus, on s'étonne : quarante fois par jour au moins, quelque passant débouchant sur l'esplanade s'exclame : « Comment a-t-on pu construire quelque chose d'aussi laid ? » C'est sans doute ce qui a inspiré aux amis de Beaubourg une plaisanterie devenue familière : « Entrez, entrez, c'est à l'intérieur qu'on ne le voit plus. »

Mais si aujourd'hui le contenant est plus ou moins accepté, c'est le contenu qui soulève des problèmes.

« Nous devons sans cesse nous interroger pour ne pas être victimes de notre succès », dit l'œil voilé d'anxiété Jean Millier, le patron du Centre.

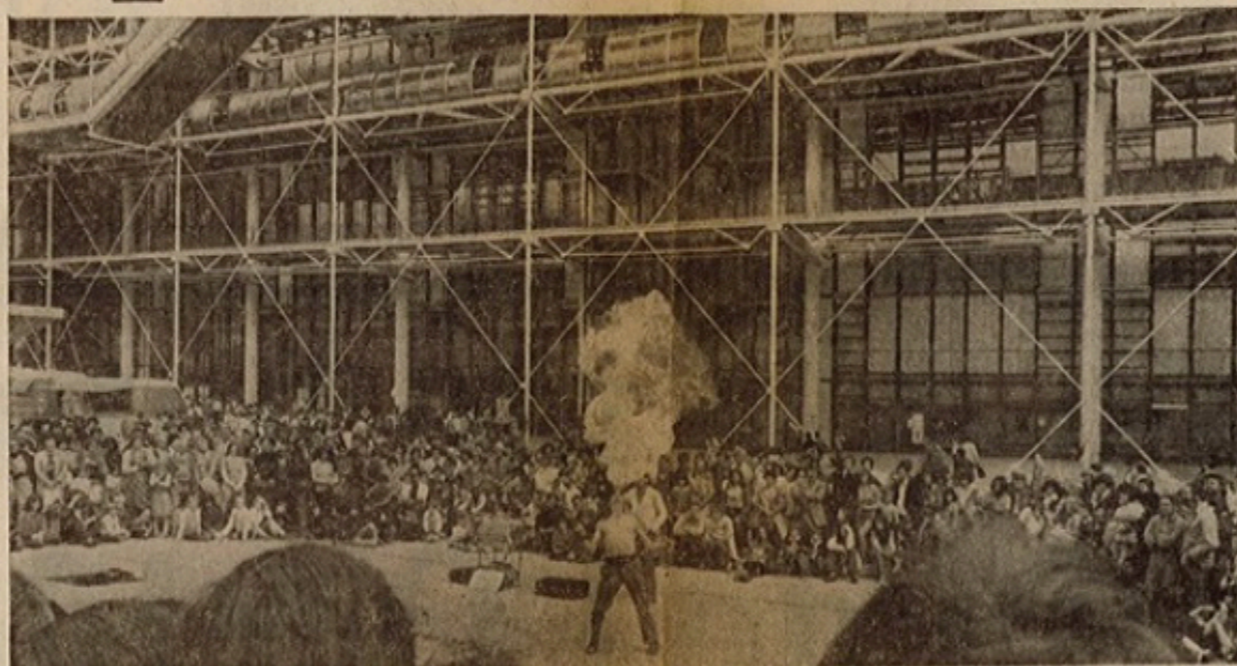
« Ici, on ose »

Millier cherche à faire mieux, ou du moins à entretenir toujours aussi forte l'attraction que Beaubourg exerce sur tout le monde. Il suscite des débats et vient de réunir des tables rondes. Autant de participants — 2.000 tout récemment — choisis parmi les visiteurs les plus assidus, des membres d'associations culturelles et de comités d'entreprise, autant de critiques virulents.

L'enthousiasme n'aveugle pas les amis de Beaubourg qui ont toujours à se plaindre de quelque chose et n'y vont pas de main morte : la signalisation

14 millions d'entrées : jamais un musée n'avait accueilli autant de visiteurs

Record du monde pour Beaubourg



Nouvelle Notre-Dame de Paris, la cathédrale de la culture du plateau Beaubourg ne décourage pas les petits métiers médiévaux, particulièrement les cracheurs de feu.
Photo FRANCE-SOIR (Claude Poennin-Burati)

bre éminent de la majorité, qui n'a jamais pu trouver le départ de l'escalator et qui, après s'être cogné la tête contre les murs pendant trois bons quarts d'heure, a écrit une lettre incendiaire.

Et l'on s'émeut en observant de loin cet octogonaire qui depuis six mois tient salon chaque après-midi dans un fauteuil du rez-de-chaussée et qui a trouvé à Beaubourg ce qui ne figure sur aucun catalogue : le bonheur d'échapper à sa solitude et de voir tant de gens passer, disponibles, et bien souvent prêts à lui faire la conversation.

C'est un des mystères de Beaubourg. Ses structures humaines irradiant l'humanité, il règne là une atmosphère plus courtoise, plus tolérante, plus gaie que partout ailleurs : on parle, on rit, on se bous-

nelle, de remettre dans la bonne voie les nombreux égarés.

« Notre signalisation est mauvaise, reconnaît le président du Centre. Nous allons la changer et mettre en place un programme audio-visuel présentant nos différentes activités. »

Et puis, il y a les heures de pointe et les coups de feu. La foule immense de 22.000 personnes ou plus qui s'engouffre chaque dimanche dans ce local prévu, imaginé, construit pour en accueillir le moitié. Les gardiens patrouillent le talky-walky à la main, fiévreux comme les défenseurs de Byzance envahie par les Barbares. Et puis il y a ce fameux escalator pourvu d'un compteur qui indique le nombre de passages. La sécurité interdit de dépasser l'effectif de 4.000 per-

chés par terre compulsent quelques-uns des 400.000 ouvrages mis à leur disposition. L'atmosphère n'y est pas précisément silencieuse. Les enfants courent entre les tables, les mères cherchant à les assagir, les gardiens s'agitent et pourtant les pages tournent sous les doigts des chercheurs studieux.

« Pourquoi on vient ici ? demande un étudiant en sciences économiques. Parce que c'est plus clair, plus agréable, plus pratique que n'importe quelle autre bibliothèque universitaire. Parce qu'on obtient un livre en cinq minutes, alors qu'ailleurs il faut le réclamer pendant une demi-heure. »

Amour mal partagé. Les étudiants, qui adorent le Centre Pompidou, en sont la bête noire. « La bibliothèque ne doit pas être l'itinéraire de dégoût des études universitaires.

« Déjà avec l'exposition Paris-Berlin, nous avons trouvé notre voie, dit M. Millier. Pour la première fois, des gens de toutes les disciplines (conservateurs, bibliothécaires, cinéastes, photographes, architectes, stylistes) avaient travaillé ensemble. Nous allons continuer dans cette direction pluridisciplinaire qui est la vraie vocation du Centre. »

Une des spécialités de Beaubourg — et c'est le rôle du Centre de Création Industrielle — est de présenter des expositions rassemblant des objets ou axées sur des thèmes dont le caractère artistique n'est pas à première vue évident. Ainsi, l'extraordinaire exposition des gares, la mise en place d'une plate-forme de forage pétrolier que l'on peut voir en ce moment dans le forum, ou encore l'exposition des calendriers des postes depuis leur origine.

L'endroit le plus catastrophique est un abominable restaurant où l'on vous sert, à des prix exorbitants, des nourritures difficilement comestibles. Ce triste établissement est pourtant toujours plein. Il a été le théâtre d'une manifestation peu ordinaire : pour protester contre la basse qualité des plats que l'on servait, les employés du Centre ont fait l'an dernier une grève sur le tas. Grève sans aucun résultat bien sûr.

L'éveil intempestif

Ainsi vit, respire, admire, se bouscule et se chamaille le joli monde de Beaubourg. Mais c'est déjà comme tout centre, le Centre rayonne de toute une vie colorée et bruyante installée autour de Beaubourg. Nouvelle Notre-Dame de Paris, le Centre Pompidou ne décourage pas les petits métiers médiévaux : les bateleurs, les funambules, les acrobates, les cracheurs de feu. Ils grouillent sur le parvis, se disputent les mètres carrés d'espace bien

CE SERA RÉPÉTÉ



par Michèle FERNIOT

Essai transformé

L'entreprise est passée de l'âge artisanal à l'âge industriel ; elle aborde aujourd'hui son deuxième « millénaire ». De quoi s'agit-il ? De « La Lettre de la Nation », l'organe d'expression quotidien du R.P.R., qui publie ce matin même son numéro 1001, et qui célèbre l'événement en fendant comme le rugbyman qu'est son défenseur Pierre Charpy.

« La Lettre de la Nation » ? C'est vrai l'essai a été transformé par Pierre Charpy, puisque d'un tirage initial de 2.500 exemplaires, elle est passée à 25.000.

Bouderies

C'est un André Diligent quelque peu « grognon » qui « planchera » pendant le week-end, à la porte Maillot. Le secrétaire général du C.D.S. ambitionnait de présenter le rapport sur l'Europe. Mais il en a été dessaisi : c'est Michel Pinton, délégué général qui exposera la doctrine européenne de l'U.D.F., que le C.D.S. estime d'ailleurs trop timorée.

André Diligent a cependant reçu en compensation le rapport sur l'emploi : ses propos promettent de n'être pas très tendres pour le gouvernement. Mais Raymond Barre n'apparaîtra pas au congrès. L'état-major de l'U.D.F. a jugé que sa personnalité « écraserait » les dirigeants du mouvement. Une considération qui, elle aussi, a été mal accueillie par le C.D.S.

Sous la tente

Le 31 mars prochain, Jacques Chirac se retirera sous sa tente. Littéralement. En effet, les Assises Nationales du R.P.R. siègeront ce jour-là sous un immense chapiteau installé dans un terrain vague près de la porte Champerret. Faute d'avoir pu trouver à louer un local suffisamment